

## VI

### De Mpuapua à la côte.

**13 novembre. — De Mpuapua à Tubugwé, quatre heures et demie.**

M. Schmidt, qui doit prendre la direction de la caravane à travers le territoire allemand, est déjà parti de grand matin. Nous le suivons à six heures avec le gros du convoi, longeant quelque temps la base de la chaîne de montagnes qui va du Nord-Ouest au Sud-Est et où sont les ruines de l'ancienne mission anglaise détruite par Buschiri ; puis nous gravissons cette chaîne pour descendre vers le Nord-Est, dans la vallée de Tubugwé. Au col nous traversons une belle forêt de mumbos où se trouvent aussi de nombreuses essences utilisables, telles que des miningas et des mikoras. Les mumbos sont entièrement couverts d'un lichen barbu (*Uthia barbata*, me dit Emin-Pacha)

Nous suivons la crête de la montagne environ deux heures, puis nous redescendons par un sentier très à pic, le même que j'avais gravi il y a plus d'un an. Pendant cette descente nous nous fâchons tout à fait contre un officier égyptien démesurément grand qui, à cet endroit où tous mettaient pied à terre afin de permettre aux ânes de marcher plus aisément, restait perché sur son immense selle et forçait la pauvre bête à le porter jusqu'en bas.

Arrivés dans la vallée, nous laissons sur la gauche la route de Momboya, que je connaissais, et tournons à droite, pour établir peu après notre camp au sud d'une petite colline, sous de grands acacias-parasols. L'année dernière nous avions campé au Nord. M. Schmidt avait eu l'amabilité de faire retenir un arbre pour nous, de sorte que nous pûmes dresser notre tente à l'ombre. Nous avons fait quatre heures et demie de chemin. Ayant remarqué l'an passé qu'un joli ruisseau jaillissait près de notre camp au nord de la petite montagne, je nie rendis à cet endroit pendant l'après-midi et je découvris une chose que je n'avais encore jamais vue en Afrique.

Les indigènes ont endigué le ruisseau et créé ainsi des champs irrigables où ils récoltent toute l'année du maïs et des patates, sans parler des belles plantations de bananes qui s'y trouvent également. Par suite du manque d'eau pendant les années précédentes, la récolte de sorgho avait été mauvaise ; aussi, la nécessité rendant ingénieux, en Afrique tout comme en Europe, ils avaient eu l'heureuse idée d'employer à des irrigations l'eau qui jusque-là s'était écoulée sans profit pour eux. Le sol de la vallée est coupé par de nombreuses rigoles qui amènent dans les champs cette eau si précieuse ; aussi, actuellement, à la fin de la saison sèche, ont-ils du maïs à tous les degrés de végétation, et de superbes patates. Ils n'ont donc plus à redouter la famine.

La vallée de Tubugwé appartient géographiquement à l'Usagara, mais les Wagogos immigrés ont presque entièrement refoulé l'ancienne population et forment la majorité. Un peu au Nord, sur la route de Momboya et après un jour de marche, on trouve déjà les Masaï qui viennent jusque-là pendant la saison sèche avec leurs troupeaux, pour trouver dans la montagne de l'eau et des pâturages.

Cette saison terminée ils se retirent encore plus au Nord, à la grande joie des caravanes, car ils ont la réputation de ne pas très bien distinguer le tien du mien.

**14 novembre. — De Tubugwé à Dambi, trois heures et demie.**

La vallée de Tubugwé, où nous marchons dans la direction du Sud-Est, donne l'impression d'un pays où l'agriculture est en progrès ; elle est cependant peu cultivée, la population ayant été chassée par les incursions des Wahéhés et des Masaï. Çà et là des plantations de bananiers révèlent dans la vallée le voisinage de l'homme, mais les villages sont cachés dans la broussaille. Avançant tantôt à travers une herbe aussi haute que nous, tantôt à travers des buissons élevés, nous atteignons au bout de deux heures un village situé sur une colline. Dans le voisinage nous franchissons un second ruisseau qui, tournant à droite, finit par tomber dans une vallée dirigée vers le Sud, et sert également à des irrigations.

Un peu plus loin nous rencontrons le ruisseau Dambi, près d'une localité nommée Mlalé, et après une marche de trois heures et demie nous campons sous de beaux arbres, où nous trouvons encore les huttes que les soldats de Wissmann s'étaient construites. Le Dambi coule également au Sud et tombe dans le ruisseau de Tubugwé, qui va lui-même grossir le Mkondokwa. Les sommets des montagnes sont encore tout desséchés, mais dans la vallée plus humide les yeux sont déjà récréés par la fraîche verdure de l'herbe et des arbres. Le camp offre un aspect si gracieux que, surie désir de M. Stanley, j'en prends une photographie ; malheureusement elle ne réussit pas, les plaques étant trop vieilles et ayant souffert de l'humidité. L'eau attire ici beaucoup de gibier ; partout on rencontre des traces de buffles et d'antilopes, mais aucun de ceux qui sont partis pour la chasse n'a été heureux, les guides indigènes commandés n'étant pas venus. Un nègre a vu un lion, mais s'est bien gardé de le tirer.

**15 novembre. — De Dambi à la rivière Kidété, quatre heures et demie.**

A l'heure ordinaire, un peu avant six heures, nous étions en marche à travers un pays montagneux et desséché, couvert d'une broussaille épaisse qui empêche la vue de s'étendre au loin. A droite vers le Sud se trouve la vallée.

Nous marchons pendant quatre heures et demie sur les contreforts de la haute chaîne de montagnes que traverse la route de Momboya (au Nord, par Tubugwé, Mlalé, Lubého, Momboya) ; puis, le pays se découvrant, nous apercevons des villages dispersés dans la vallée. Le ruisseau Kidété coule ici dans un lit encaissé, et va rejoindre au Sud le Mkondokwa. L'eau est belle et pure ; c'est le plus grand cours d'eau que nous ayons encore rencontré. L'ayant traversé, nous campons sur sa rive gauche. Le pays ne semble plus être habité.

Il y a peu de temps, les Wahéhés, qui demeurent plus au Sud, ont ravi les troupeaux et détruit les tembés; les habitants se sont enfuis.

Nos gens cherchent dans les ruines noircies par la fumée ainsi que dans les champs abandonnés, et découvrent encore d'assez grandes quantités de sorgho, de haricots et d'autres aliments. L'incursion des Wahéhés n'a donc eu lieu que cette année à l'époque de la moisson. Ce peuple est la terreur de l'Usagara. Comme les Masaï, ils ont de grands troupeaux et exécutent chaque année des razzias chez les tribus plus faibles qui les avoisinent. Ce sont ces incursions répétées qui empêchent l'Usagara de devenir ce qu'il pourrait être, c'est-à-dire un pays riche par ses troupeaux et ses récoltes. Craintifs, les rares habitants cachent leurs demeures dans l'épaisseur de la broussaille, et n'osent cultiver que de petites surfaces, afin de ne pas exciter la cupidité de leurs voisins. C'est pour cette raison que les Wasagaras (habitants de l'Usagara) n'ont presque pas de troupeaux, seulement quelques chèvres et pas de bœufs. Si l'influence allemande devient jamais assez puissante pour empêcher ou punir ces incursions, ce pays de montagnes se repeuplera et redeviendra riche.

On raconte qu'autrefois il y avait là de nombreux villages ; leurs troupeaux étaient superbes, grâce à l'abondance de l'eau qui entretenait toute l'année des pâturages ; mais maintenant ils ont presque tous disparu. Le district de Momboya fait seule exception; le sultan de Zanzibar y maintenait une petite garnison qui effrayait les bandes de pillards. Le malheur de ces tribus, c'est de vivre ainsi disséminées. Chaque village agit pour son propre compte, et comme il n'y a pas d'autorité qui réunisse contre les invasions toutes les forces éparses, ils succombent les uns après les autres.

**16 novembre. — De Kidété à Kirasa, quatre heures.**

M. Schmidt nous avait fait pressentir une mauvaise route, et il ne nous avait pas trompés. Quatre heures de suite nous avons escaladé et descendu les ramifications de la chaîne de montagnes située au Nord, traversant tantôt une épaisse broussaille, tantôt de belles forêts dont les arbres malheureusement n'avaient pas encore une feuille verte. Comme précédemment, les miumbos sont couverts de lichen barbu.



A droite, nous avons à une certaine distance la vallée du Kidété et du Mkondokwa, dans laquelle nous descendons enfin, en franchissant un contrefort très escarpé. Depuis l'étape de Palapala au Mpozo sur le Congo, je n'ai pas rencontré de route aussi mauvaise. Ce n'est qu'à grand'peine que nous avons pu faire descendre nos ânes par de continuels zigzags, et le grand Egyptien lui-même trouva prudent de mettre pied à terre. Il était temps, car un instant après sa selle passait par-dessus la tête de sa bête. On pourrait cependant suivre une route très commode dans la vallée, sans même faire un détour, mais les nègres, pour leurs sentiers, se soucient en général fort peu des difficultés du terrain, et les caravanes sont obligées de suivre la route existante.

Dans la vallée nous trouvons des ruines noircies et des champs incultes, témoins du passage des Wahéhés. Le sol semble y être très fertile ; nous voyons ici pour la première fois les hautes buttneriacées au tronc blanc, et quelques palmiers en éventail.

A travers la vallée se déroule le Mkondokwa, un fort ruisseau, dont les eaux cependant ne sont plus aussi fraîches que celles du Kidété ; - à en juger ! d'après le volume de l'eau , ce dernier est, sinon le cours supérieur du Mkondokwa, du moins une de ses sources. En Afrique les cours d'eau changent souvent de nom d'un lieu à l'autre. Nous campons dans un endroit appelé Kirasa, sur le bord du Mkondokwa, à l'ombre d'acacias-parasols et de buttnériacées.

Dans les environs du camp se trouvent de nombreuses fosses pour prendre le gibier ; aussi faut-il marcher avec de grandes précautions. Ces fosses ont une ouverture longue de 2m,50 et large de plus d'un mètre, mais elles vont en se rétrécissant pour offrir dans le fond une excavation de 3 à 4 mètres; le gibier qui y tombe ne peut donc pas en sortir d'un bond. La terre qui en est retirée est soigneusement égalisée et la fosse ainsi que ses alentours sont recouverts de branches et de feuilles sèches. On établit de semblables fosses surtout dans les endroits où l'épaisseur du fourré empêche le passage des bêtes sauvages, et où il n'y a que des issues isolées, qui sont ainsi barrées par ces trous.

La lisière de la forêt est rendue encore plus impraticable par des abatis d'arbres et de broussailles ; le gibier est donc obligé de passer par les ouvertures ménagées, quand il est effarouché par de nombreux rabatteurs, ou qu'il va boire tout tranquillement. En outre, les nègres savent très bien établir des barrières et des pièges pour s'emparer de leur proie.

**17 novembre. — De Kirasa à Munyé Usagara, deux heures et demie.**

Depuis la descente d'hier le climat a changé d'une façon très sensible ; la chaleur est bien plus accablante et la nuit la température reste lourde, ce que nous n'avions pas encore éprouvé. De grand matin nous sommes déjà en marche à travers la charmante vallée du Mkondokwa, dont les pentes, un peu au-dessous de Kirasa, sont couvertes d'une fraîche verdure au milieu de laquelle ressortent les troncs blancs des hautes buttnériacées. Le passage de l'aridité à la verdure est surprenant : à Kirasa les arbres sont encore dépouillés de leurs feuilles ; une demi-lieue plus loin ils sont verts.

Après une marche de deux heures dans une étroite vallée, nous atteignons un endroit où elle s'élargit, une autre vallée venant y aboutir ; le Simba se jette ici dans le Mkondokwa. Une demi-heure après, nous établissons le campement dans le district assez peuplé de Munyé Usagara. Nous sommes maintenant chez les Wasagaras. Les villages n'ont plus la forme de tembés ; ils consistent en un certain nombre de huttes rondes avec un toit conique, souvent sans la moindre enceinte et posées parfois très gracieusement sur les contreforts les moins élevés des montagnes. La vallée est d'une fertilité extraordinaire ; toutefois le terrain susceptible de culture est assez restreint, car un peu plus bas les montagnes se rapprochent de nouveau. La population est affable et semble dévouée aux Allemands, dont elle espère une protection contre les bandes de brigands. Autrefois il y avait ici deux stations de la société allemande de l'Afrique orientale, Simathal et Kiora ; mais elles ont été détruites.

Les nombreuses ramifications de ces montagnes peu élevées permettraient d'établir ici des postes fortifiés dans d'excellentes situations, mais la douceur de caractère des gens du pays les rend inutiles.

Nous apprenons que Stanley veut s'arrêter un jour dans cet endroit, et qu'à seulement six heures d'ici se trouve une station des Pères du Saint-Esprit. Nous essayons de déterminer Emin- Pacha à profiter de ce jour de repos pour nous accompagner jusque-là, mais il ne veut pas se séparer de Stanley. M. Schmidt nous assure que nous pouvons sans crainte y aller seuls, bien que cet endroit soit le plus dangereux de toute la route de Mpuapua à la côte, à cause de la colonie arabe de Kondoa, qu'il faut traverser. J'erre un peu dans la vallée pour tirer des oiseaux, et je rencontre plusieurs petits villages, où je suis accueilli avec confiance et amitié. — Des bœufs pris par Stanley à Néra il ne reste plus qu'un seul, au grand dépit de nos gens qui, depuis Ikungu, en avaient reçu un chaque semaine, comme « kitowelo » (supplément) à la ration habituelle de sorgho que nous leur mesurons chaque jour.

Dans l'Usukuma, M. Stanley avait eu de la peine à trouver des porteurs ; mais maintenant Limatendélé (Stanley) a une telle réputation Que, s'il revenait, tous les Wasukumas l'accompagneraient pour avoir de la viande.

**18 novembre. — De Munyé Usagara à la Mission de Longa, six heures.**

Stanley accorde un jour de repos à sa caravane ; mais pour nous, le voisinage d'une mission catholique et de chers compagnons de travail dans la vigne du Seigneur a trop de charmes pour que nous puissions nous décider à passer le jour de repos à Munyé Usagara. Nos Bukumbis ne font pas de difficultés pour nous accompagner, et nous partons à cinq heures et demie, longeant la vallée du Mkondokwa qui continue à se diriger vers le Sud-Est. Au bout d'un quart d'heure nous apercevons à droite du chemin les ruines d'une station de la société allemande de l'Afrique orientale (la station de Simathal) que Buschiri a réduite en cendres

Puis, nous traversons la rivière grossie non loin de là par le ruisseau Sima, et nous continuons notre route sur sa rive gauche, tantôt marchant au milieu de la vallée couverte de roseaux magnifiques, tantôt escaladant les diverses ramifications de la chaîne de montagnes située au Nord. Le pays a un tout autre aspect; partout se montre une riche végétation. Dans la vallée, large en moyenne de 200 mètres, nous voyons des roseaux hauts de 3 à 4 mètres, de magnifiques plantations de bananiers coupées par des champs de sorgho dont les grosses tiges, longues de plus de 3 mètres, indiquent clairement la fertilité du sol. Cà et là se dressent des groupes de palmiers qui deviennent de plus en plus nombreux, et au milieu serpente le Kondokwa, large maintenant de 10 mètres et profond de 30 centimètres ; il augmente visiblement sans que nous lui découvriions d'affluents. Les pentes boisées de la montagne sont revêtues d'une fraîche verdure au milieu de laquelle ressortent les troncs blanc-jaunâtre des buttnériacées.

Presque partout le sentier s'enfonce sous une ombre épaisse, et le chant joyeux de nombreux oiseaux, joint à la verdure qui m'entoure, fait que, par endroits, je crois me promener par une belle matinée d'été dans une des vallées latérales du Rhin. Mais les huttes rondes en forme de ruche, étagées sur la montagne, me rappellent bien vite à la réalité: Autrefois la population de cette charmante et fertile vallée était plus nombreuse, mais les incursions dévastatrices des Wahéhés ont détruit beaucoup de villages, comme le prouvent encore çà et là les ruines noircies par la fumée.

Après une marche de deux heures, nous voyons s'élargir la vallée ; les montagnes se reculent et s'abaissent doucement vers la plaine de Kondoa, où nous entrons à neuf heures. Partout dans ce pays le terrain est d'une fertilité extraordinaire ; les mauvaises herbes témoignent de l'humidité du sol par la splendeur qu'elles étalent sur les champs en friche. C'est l'endroit le plus propice pour les plantations que j'aie jamais vu. Le Kondokwa fournissant de l'eau pour les irrigations, toutes les conditions nécessaires à la fertilité d'un pays se trouvent réunies.



Les nègres l'ont bien compris ; du Nyanza jusqu'ici je n'ai pas encore vu de canton où la population soit si dense. Des milliers de huttes, réunies en petits villages de dix à trente feux, émergent partout de la verdure des arbres. Là se sont réfugiés tous les porteurs abandonnés par les caravanes ; toutes les tribus entre le Tanganika, le Nyanza et la côte y sont représentées ; aussi l'on croit se trouver sous le rapport du langage dans une véritable Babel africaine. Cependant le kiswahéli est la langue généralement admise et parlée pour les relations entre indigènes.

Nous suivons un sentier plus court situé au Nord. La grande route des caravanes traverse une colonie arabe, d'où partent trois ou quatre musulmans et environ trente Béloutchis pour aller faire le commerce dans le pays des Masaï et des Wahéhés, surtout avec Irangi. De plus, ils ont ouvert quelques boutiques pour le commerce de détail.

L'intervention des troupes allemandes sur la côte a produit ici de bons effets ; la population est très respectueuse pour les blancs ; quand nous rencontrons des gens armés, ils posent leur fusil à terre en signe de soumission et s'éloignent de quelques pas sur le côté du sentier.

Nous hésitions tout d'abord quelque peu à traverser Kondoa, seuls avec notre caravane, mais M. Schmidt nous a affirmé que ces gens ont plus peur de nous que nous n'avons peur d'eux, et je trouvai son dire complètement justifié. Les Allemands sont incontestablement les maîtres de la situation. Si l'on traite raisonnablement les indigènes, l'influence arabe disparaîtra en très peu de temps, et d'après tout ce que nous entendons raconter, le commissaire impérial a pris la bonne voie : doux envers la population paisible, prévenant pour les caravanes qui se soumettent aux lois, il est d'une rigueur impitoyable à l'égard des instigateurs de complots.

A dix heures nous entrons de nouveau dans une forêt clairsemée qui pourrait être partout défrichée avec profit ; elle forme la frontière entre Kondoa et le district du Longa, appelé Ferhani du nom de son chef, mort il y a un an. A onze heures nous apercevons les premières huttes, et — à peine en croyons-nous nos yeux — une grande croix. Nous demandons à quelques gens du village qui a dressé cette croix.

« Nous-mêmes », répondent-ils. C'étaient des enfants de la mission de Bagamoyo, établis dans ce pays fertile. Des croix, des médailles, des chapelets, que nous vîmes portés par les habitants, nous confirmèrent dans notre première supposition : tout le village est chrétien. Deux jeunes gens nous précèdent, et au bout d'une bonne heure nous atteignons la mission des Pères du Saint-Esprit, située dans un endroit ravissant de la vallée du Longa, au nord du chemin des caravanes, sur une petite éminence en avant des montagnes. Avant Kondoa notre ignorance du chemin nous avait fait faire un détour inutile. Tournant à l'Est, nous nous étions écartés d'un kilomètre de la base de la montagne, et maintenant il nous faut revenir vers le Nord pour atteindre la mission.

Comme partout, nous trouvâmes chez les vénérables Pères l'accueil le plus aimable pour nous, pour nos enfants et nos porteurs ; ceux-ci ne pouvaient assez manifester leur étonnement de se voir reçus comme des gens de la maison dans cette Mission où ils étaient totalement inconnus.

Aussi le soir nous entendîmes l'un d'entre eux chanter plus haut que d'habitude : waha wa kiyungu, waha wa nyambani (nous sommes les enfants des blancs, les enfants de leur maison). On ne saurait trop apprécier les douceurs d'une pareille halte, après un voyage de six semaines.

Nous faisons notre première visite au Dieu caché dans le tabernacle, bonheur dont nous étions privés depuis bien longtemps ; puis l'on nous raconte des nouvelles d'Europe, on nous parle des combats sur la côte, où une petite troupe de soldats nègres, sous la conduite d'officiers allemands, a fait subir à Buschiri une sanglante défaite. De ses 6,000 hommes, 400 restèrent sur le lieu du combat, beaucoup en s'enfuyant se noyèrent dans le Kingani, et tout cela malgré les sortilèges qu'ils avaient employés pour se rendre invulnérables<sup>1</sup>. Le reste fut dispersé et massacré en partie par la population Wasarnoro, irritée par leurs brigandages.

---

<sup>1</sup> Ces nouvelles se rapportent au combat de Bagamoyo, le 19 octobre 1889, dans lequel le baron de Gravenreuth battit les Mafitis.

Buschiri, qui se tenait très prudemment en arrière, a pu s'échapper. Pendant les mois de juin et de juillet il était longtemps resté à Kondoa, y attendant l'occasion favorable pour surprendre Mpuapua, et il se montra si menaçant à l'égard des missionnaires que ceux-ci se retirèrent à Monda, dans l'Uguru. Ils n'en étaient revenus que depuis un mois, et avaient retrouvé leur maison. Quelques cabanes avaient bien été brûlées, mais le bâtiment principal était resté intact ; seulement, des singes avaient ravagé le verger et le jardin.

### **19 novembre. —**

Nous passons, notre jour de repos à Longa. A midi arrive M. Schmidt ; notre remède, dont nous avons depuis longtemps éprouvé l'efficacité (injections intestinales à l'acide phénique, quinze gouttes pour un demi- litre d'eau), l'a complètement guéri de sa dysenterie. Nous nous rendons avec lui au camp pour saluer Stanley, Emin-Pacha et les autres officiers ; tous sont ravis de la beauté du pays ; l'Usagara, en comparaison de l'Ugogo et de l'Unyamuézi, est un véritable paradis terrestre.

Quelques-uns vont visiter la mission ; je pense qu'ils n'auront pas eu à se plaindre et que peut-être quelques préjugés auront disparu chez eux. Kingu, le chef de Nirogoro, dont l'autorité a été reconnue également ici après la mort de Ferhani, envoie son frère, jeune homme vigoureux et à la physionomie ouverte (Kibwana, le petit maître, par opposition avec Bwana kubwa, le grand maître, le chef, prénom de l'aîné), saluer la caravane et faciliter sa marche. Kingu s'est toujours montré tout dévoué envers les missionnaires, et il a mérité par là que l'Allemagne augmente considérablement son influence en lui donnant des fusils, un petit canon, etc. Aussi est-il le seul chef important d'ici à la côte. D'après Kibwana, Buschiri se serait enfui chez Munyé Héri<sup>2</sup>, à Saadani, où sept vaisseaux allemands se seraient immédiatement rendus.

---

<sup>2</sup> Voici ce que Wissmann dit de Bwana Héri dans son rapport du 20 janvier 1890 : « Il y a huit ans, Bwana Héri avait battu les troupes du sultan Saïd Bargasch. Jamais il n'a été vaincu. Il reconnaît l'autorité du sultan de ... »

Suivant d'autres nouvelles, Buschiri et son hôte auraient déjà été attaqués à Saadani, et, complètement battus, auraient pris la fuite'. A la fin de la journée le Dr Emin-Pacha vient aussi, accompagne de M. Schmidt, et passe la soirée avec nous.

Zanzibar autant que cela lui convient, et en recoît, chaque année des présents. Il ne s'est jamais appelé Wali, mais toujours sultan de l'Useguha. «

I. Ces bruits étaient faux. Après le combat de Mafiti près de Bagamoyo, Buschiri s'était enfui vers l'intérieur afin de soulever les Wahéhés contre les Allemands. Bwana Héri, de Saadani, ayant prêté les mains à cette entreprise, Wissmann décida d'agir résolument à son égard, et l'attaqua le 5 novembre. L'expédition entraîna les combats de Saadani et de Pangani, la prise de Mkwadja, qui fut ensuite fortifié, et des négociations avec Simbodja, le plus grand chef sur la route de Pangani, qui voulait faire cause commune avec Bwana Héri. Bientôt après, le 8 décembre, Buschiri fut de nouveau battu par le lieutenant Schmitt; il s'échappa, mais fut arrêté par les indigènes, livré aux Allemands et exécuté le 15 décembre. Bwana Héri devint alors le chef de la révolte. Il repoussa, le 25 décembre, une attaque des troupes de Wissmann, mais fut assiégé le 5 janvier par Wissmann lui-même dans son camp fortifié de Mlembule et battu après une lutte acharnée. Il prit alors la fuite vers l'intérieur. (Rapport de Wissmann du 20 janvier 1890.)

Le P Schynze relate dans une lettre du 3 mars : « Dans le dernier combat, Abdallah, le principal instigateur, a été gravement blessé et il est mort de ses blessures. Le vieux Bwana Héri s'est construit un nouveau borna, très bien placé pour qu'on puisse le bombarder.

C'est là que se rassemblent les restes des rebelles; on dit qu'ils y sont au complet. Cette semaine, Wissmann marchera contre lui avec toutes ses forces afin de l'anéantir. Si l'expédition réussit, tout sera fini sur la côte, de Dar-es-Salam à Panyani. Les indigènes viennent par milliers faire leur soumission et apporter des cadeaux.

**20 novembre. — De Longa à Udehwa (Kva Wasiri), deux heures trois quarts.**

La marche d'aujourd'hui sera si courte que nous ne nous hâtons pas de partir. Nos porteurs sont prêts, il est vrai, de très grand matin, suivant l'ordre donné ; à six heures nous voyons la grande caravane s'éloigner, mais nous ne pouvons nous séparer si vite de nos chers confrères. Du reste le pain n'était pas encore tiré du four, et nos aimables hôtes ne voulaient pas nous laisser partir sans nous en donner. La charité chrétienne est toujours généreuse, même chez les pauvres. Un peu après huit heures tout est en ordre, nous prenons congé des deux missionnaires qui restent, et pourvus de nouvelles provisions, nous descendons dans la vallée de Longa, en compagnie du père supérieur. Celui-ci nous conduit jusqu'au chemin des caravanes, nous lui disons « au revoir », et poursuivons notre route vers le Nord-Est.



A notre gauche nous avons les montagnes de l'Usagara, devant nous la grande -plaine qui les sépare des montagnes Mrogoro et Nguru, visibles dans un lointain bleuâtre. Nous marchons deux heures dans cette plaine, très fertile, mais peu cultivée, avant d'atteindre Udehwa, district ainsi appelé d'après un ruisseau du même nom ; il est gouverné par Wasiri, un des subordonnés de Kingu de Mrogoro, et nommé généralement pour cette raison Wasiri.

Cette plaine, qui est une continuation de la plaine Kondokwa, est très bien arrosée par plusieurs ruisseaux toujours remplis d'eau, le Kondokwa, le Longa, le Sima, l'Udehwa, qui tous se réunissent dans le Wami et le Makata. Cependant comme la pente est très faible, et que les cours d'eau sont facilement obstrués par des roseaux et d'autres plantes, ils se changent en marais à la saison sèche, comme cela arrive pour le Longa ; à la saison des pluies le pays est inondé en grande partie, et par suite malsain.

Une régularisation intelligente de ces petits ruisseaux, dont le lit change presque chaque année (le Kondokwa, par exemple, qui passait devant la colonie arabe de Kondoa en est maintenant fort éloigné), ferait de cette contrée un vrai jardin tropical, car l'eau si abondante malgré la saison sèche pourrait être employée en irrigations, tout au moins au débouché des ruisseaux dans la plaine. Le pori actuel (la broussaille) de cette plaine est formé en grande partie par des arbres élevés, des migongwas, des acacias-parasols, des buttnériacées, d'autres arbres ressemblant au platane et dont le tronc rougeâtre sent le vinaigre, des palmiers-éventails et autres espèces que je ne connais pas. Entre leurs troncs pousse par endroits la broussaille basse, mais le plus souvent le sol est couvert de grandes herbes qui maintenant sont toutes desséchées. La couche épaisse de jeune gazon qui commence à pousser sous les groupes d'arbres verts, produit l'effet d'un parc un peu négligé ; mais il y manque les villas, à moins qu'on ne veuille donner ce nom aux huttes rondes des nègres, que l'on y voit de tous côtés.

Nous ne pouvons rien remarquer relativement à la faune, car il est trop près de midi, mais le monde des oiseaux est bien représenté. Partout se montrent les premières fleurs, mais on ne peut les embrasser d'un coup d'œil, comme chez nous dans les prairies aux mois de mai et de juin ; elles sont très dispersées, l'herbe étouffant presque tout.

Nous atteignons le camp vers onze heures, et nous y recevons bientôt la visite de Waziri, qui nous répète au sujet des rebelles (mrima) de la côte, ce que nous savons déjà. Le ciel est presque toute la journée couvert de nuages, la pluie menace de tomber, mais cependant à midi la température est accablante. Le climat a changé considérablement depuis les cinq derniers jours de marche ; il fait humide et cela nous est très pénible, à nous autres qui venons de l'Unyamuézi et de l'Ugogo, pays brûlés par le soleil. Toute la journée nous sommes comme dans un bain de sueur, et les nuits étant devenues beaucoup moins fraîches, notre sommeil, jusque-là si bon, s'en ressent. Malgré tout, l'état sanitaire reste satisfaisant. —

Au soir, un indigène nous raconte que pendant le combat de Saadani un fils et la femme favorite de Bwana Héri ont été faits prisonniers ; il ajoute que la maison du chef ayant été incendiée par imprudence avant qu'on en eût enlevé sa grande provision de poudre, beaucoup de gens avaient perdu la vie dans l'explosion.

**21 novembre. — De Udehwa à Mkata, cinq heures trois quarts.**

Aujourd'hui nous marchons pendant près de six heures vers l'Est-Nord-Est, à travers la plaine, qui offre tout d'abord le même caractère de fertilité et la même ressemblance avec un parc. De nombreux troupeaux de gazelles et d'antilopes l'habitent. Cependant au bout d'un certain temps l'aspect change, les arbres deviennent plus rares, et de légères dunes de sable couvertes de palmiers nous prouvent que nous sommes sur un terrain de submersion (sédimentaire), d'une constitution absolument analogue à celle de la plaine Mayonga. Puis émerge devant nous un épais rideau d'arbres verts, et à onze heures et demie nous atteignons le Makata ou Mkata, rivière importante qui est une des sources du Wami.

Elle coule assez rapidement dans un lit profondément encaissé, et a pour le moment, à l'endroit où nous la traversons, environ 10 mètres de largeur et 1 mètre de profondeur. Nous la franchissons sans incident sur les épaules de nos gens. Autrefois il existait un pont de lianes ; mais il a été négligé et se trouve maintenant en si mauvais état qu'il serait dangereux de s'en servir. Il serait peut-être bon d'établir un pont dans cet endroit, et d'obliger les villages voisins, qui tous obéissent à Kingu, à l'entretenir en bon état, moyennant un droit de péage. Quand la rivière a seulement 50 centimètres d'eau de plus qu'aujourd'hui, le passage offre de grandes difficultés.

Nous campons sur la rive orientale (à droite) dans un enfoncement qui est sans doute l'ancien lit. M. Schmidt, qui était parti de bonne heure, a pu s'approcher à portée de fusil des troupes de gazelles et a abattu cinq swalas par un véritable tir rapide ; mais les gens n'ont voulu en porter que trois jusqu'au camp- —

Dans la nuit arrive une petite caravane que M. le capitaine Wissmann a envoyée au-devant de l'expédition Stanley ; les officiers fatigués auront donc quelques rafraichissements, dont la générosité de M. Schmidt nous laisse aussi prendre notre part.

**22 novembre. — De Mkata à Mianzi, trois heures trois quarts.**

Nous marchons trois heures et demie vers l'Est à travers la plaine de Mkata. Le terrain sédimentaire cesse bientôt, mais la terre végétale qui reparait est loin d'avoir l'aspect fertile du sol de Kondoa. Nous campons près d'un petit village appelé Mianzi, Où l'eau est rare. Une forte averse, dont nous recueillons une partie sur notre tente, nous tire d'embarras. Les gens de Mianzi ont tous pris la fuite ; on dit qu'ils ont fait cause commune avec Buschiri et qu'ils craignent un châtiment. Ils ont eu tort de fuir, car plusieurs Wanyamuézi ont pris dans le village des poules, du sorgho, etc.

**23 novembre. — De Mianzi à Mrogoro, quatre heures et quart**

Après une marche de quatre heures, pendant laquelle nous traversons dans la direction de l'Est les contreforts du Mrogoro, puis franchissons au Sud la plaine du Gérengéré, nous atteignons Mrogoro ; c'est la résidence de Kingu, le chef le plus puissant entre Mpuapua et la côte. En route, il nous avait fallu traverser le Gérengéré et le Mrogoro, deux ruisseaux qui tombent des monts Mrogoro, et se réunissent bientôt pour aller se jeter clans le Kingani. Nombre d'autres petits ruisseaux, formant des cascades étincelantes au soleil, tombent des flancs rocheux de la chaîne de montagnes, haute de 2,000 mètres, et permettent d'arroser la plaine. La verdure couvre jusqu'aux cimes les plus élevées.

Nous campons dans le voisinage de Mrogoro, ainsi appelé d'après le ruisseau du même nom, et nous rendons visite à Kingu. C'est un gros homme, encore jeune et intelligent; en ce moment il est malade. Son village est entouré d'un mur de pierres bien construit, percé de meurtrières ; à côté sont les ruines d'une maison également construite en pierre.

L'habitation de Kingu a un certain cachet européen, les missionnaires ayant mis à sa disposition quelques maçons et quelques charpentiers.

De là nous nous rendons à la Mission des Pères du Saint-Esprit, située sur une éminence, et où nous sommes naturellement on ne peut mieux accueillis. Cette Mission est très bien située ; elle commande toute la plaine jusqu'aux monts Nguru, à peine visibles au loin dans la brume, et où se trouve la Mission de Monda. Un petit torrent coule dans une gorge voisine, d'où un système de canalisation amène l'eau nécessaire aux besoins de la maison et du jardin. Dans le ravin, les Pères, toujours infatigables, ont planté des bananes et du café ; sur le plateau des arbres fruitiers, des cocotiers, des oranges, des goyaves, des mangos, etc., aussi des parterres de Heurs. Tout cela est entretenu et a poussé sans grands efforts ; avec de l'eau on peut faire ici des miracles. La chapelle est vaste, et son toit de zinc permet de la tenir très propre. Emin-Pacha et toutes les personnes qui l'ont accompagné ne peuvent assez manifester leur étonnement.



**24 novembre. —**

Nous passons ce jour de repos à la Mission, afin de pouvoir tout examiner à loisir. C'est un double bonheur pour nous que ce soit aujourd'hui dimanche. Kingu vient avec M. Schmidt, pour régler la question des esclaves.

Les gens prétendent qu'ils sont tous libres, maintenant qu'ils sont ses égaux, et ne veulent plus travailler, même à des constructions d'intérêt public ; ils refusent le service militaire, etc.

Toutefois, il comprend bientôt que ce n'est pas dans ce sens que la question de l'esclavage a été soulevée, et s'en retourne satisfait. On aurait grand tort de répandre des idées de liberté chez un peuple qui n'est pas encore mûr pour cela ; la licence qui en résulterait aurait de fâcheuses conséquences. Dans beaucoup de tribus, esclave et sujet sont encore synonymes, et le, chef' n'a pas partout de l'influence sur ses gens. Ceux de Mrogoro ne semblent pas établir de différence entre les deux conditions. — Quelques officiers de l'expédition viennent à la Mission et la quittent remplis d'étonnement.

**25 novembre. — De la Mission à Simba-Muéné, une heure et quart.**

La caravane part de bonne heure pour Simba-Muéné ; nous la suivons le soir. Le voyage n'exige qu'une bonne heure de marche, mais j'ai failli y perdre mon âne, qui est tombé dans un trou plein d'eau et n'a pu en être retiré qu'à moitié mort. Simba-Muéné (la Reine des lions) est la mère de Kingu ; c'est elle qui est de droit la maîtresse du pays, mais c'est Kingu qui possède le plus d'influence. C'est une vieille femme dont le mari, de son vivant un petit Napoléon, était redouté de tous côtés. Le village, comme celui de Mrogoro, est entouré d'un mur de pierre, un peu en ruines. A la mort de ce prince batailleur, l'influence de la reine tomba rapidement ; mais son fils Kingu la rétablit, et il jouit maintenant d'une grande renommée chez les Wasighuas. — Le pays d'Usighwa commence à Mtaka et s'étend jusque dans le voisinage de la côte.

**26 novembre. — De Simba-Muééné à Mikésé, cinq heures.**

Nous marchons cinq heures vers l'Est, traversant dans la broussaille verte un pays légèrement ondulé. Nulle part on ne voit de villages, et cependant la campagne est assez peuplée ; mais les huttes sont cachées au plus épais de la broussaille, à cause du peu de sécurité qui règne dans le pays. C'est ce manque de sécurité, plus encore que la mouche tsétsé, qui a causé la disparition des troupeaux. Le pays se prêtait fort bien à l'élevage, mais la richesse ayant attiré les voleurs, le Msigwa reste pauvre comme auparavant. Toutefois les vivres sont assez abondants, et je n'ai jamais vu dans l'Unyamuézi d'aussi beau sorgho que j'en trouve ici chaque jour depuis Munyé Usagara. Nous campons près du village Mikésé ; les habitants viennent au-devant de la caravane ; l'eau est rare et mauvaise (amère)-Le chef demande justice à M. Schmidt ; on lui a volé un homme. On lui promet satisfaction.

**27 novembre. — De Mikésé au Gérengéré, cinq heures et quart.**

Nous marchons de nouveau plus de cinq heures dans la direction de l'Est, à travers un pays montagneux et incliné vers le Nord. Il est couvert de jeunes arbres ; çà et là le terrain est escarpé et pierreux. Les bas-fonds sont remplis par une forêt assez épaisse, et semblent fertiles. De nouveau nous ne voyons plus de villages. Depuis hier le tracé du sentier est fait avec plus d'intelligence que d'habitude en ce pays ; au lieu de continuer en droite ligne, il utilise les croupes des collines, les pentes douces, les jonctions étroites entre deux hauteurs, etc., de façon à éviter les montées inutiles. — A moitié chemin nous rencontrons quatre courriers venant de la côte pour M. Stanley. — La broussaille est plus haute que partout ailleurs et renferme beaucoup d'arbres utilisables. — Nous atteignons la rive droite de Gérengéré et campons sur sa rive gauche. Il a perdu beaucoup depuis Mrogoro (il contourne les collines que nous avons traversées) bien qu'il ait reçu de nombreux petits affluents c'est le sort de beaucoup d'autres rivières africaines.

Nous installons notre tente dans un fourré de roseaux, sous des arbres élevés.

**28 novembre. — Du Géréngéré à Kisémo, deux heures trois quarts ; de là à Msua, trois heures.**

Notre grande caravane est de nouveau en marche de très bonne heure, mais le bon ordre qui a été sévèrement maintenu jusqu'ici a disparu. Ce qui, était autrefois l'arrière-garde marche maintenant en tête depuis Mkata ; nous autres nous suivons cette partie de la caravane et la rattrapons le plus souvent. Une attaque subite serait certainement fatale pour cette foule désarmée de femmes nubiennes et d'enfants. Stanley vient après, avec les blancs et les Wangwanas en colonne serrée. Nous marchons plus de cinq heures et demie à travers un pays onduleux, couvert tantôt de hautes futaies qui le font ressembler à un parc, tantôt d'une broussaille basse, occupant la place des anciennes cultures, et qui est moins verte que celle que nous voyions dernièrement.

Les pluies ont été encore peu abondantes : quelques gouttes sont bien tombées pendant la marche, mais la vraie pluie ne s'est pas décidée à venir.

A neuf heures, nous traversons Kisemo, où un drapeau allemand tout neuf était planté sur un arbre. La région est populeuse, mais les villages sont presque invisibles ; seuls de nombreux sentiers, conduisant dans les forêts sur les hauteurs, trahissent leur existence ; placés sur de petites collines, ils sont tous cachés au milieu de la broussaille, et le sentier qui traverse celle-ci est en outre palissadé.

Nous atteignons Msua vers onze heures et demie, et campons dans le voisinage d'un étang maintenant à sec. Le village est lui aussi dissimulé dans la broussaille et les habitants ont planté un drapeau allemand comme indice de leurs bonnes dispositions. Lorsque Wissmann y passa, ils s'étaient mis sur le pied de guerre, mais de suite ils avaient changé de sentiments et s'étaient comportés très amicalement.

Au grand dépit de Stanley, une caravane qu'il attendait ici a fait défaut, comme c'est la règle quand on se contente simplement de charger un Indien de la faire parvenir à destination ; il vaudrait mieux convenir de dommages intérêts par jour de retard et par charge, ces gens stimuleraient alors davantage les guides de leurs caravanes.

Le climat a changé sensiblement ; la chaleur est énervante. Dans la population l'on 'remarque l'influence du voisinage de la côte ; beaucoup de gens sont habillés de kanzou et ils ont du Wangwana dans leur allure. Ils montrent peu qu'ils sont mahométans, et c'est aussi le cas chez les Wangwanas ; jamais ils ne prient, ils boivent du pombé, etc.; mais ils sont encore plus pervers et plus cruels que les vrais Arabes. Sous la conduite de Bwana Héri, ils ont coupé tout vivant, en morceaux, le missionnaire anglais Brooks <sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> Brooks fut assassiné, le 21 janvier 1839, près de Saadani, avec quinze personnes de sa suite.

Les 29 et 30 novembre nous restons à Msua.

Au matin, un messenger annonce l'arrivée imminente de M. de Gravenreuth, le vainqueur Des Mafitis. Le baron accompagne jusqu'à Mrogoro la caravane du marchand Mtérékésa, puis il doit poursuivre les restes des rebelles, et, s'il le faut, brûler leurs villages. Avec la caravane Mtérékésa arrive aussi le convoi d'approvisionnements envoyé au-devant de M. Stanley et si impatientement attendu.

M. de Gravenreuth suit de près le messenger, et dans l'après-midi nous entendons tout à coup des commandements allemands et le cliquetis des armes. C'est une compagnie de Soudanais qui arrive sous les ordres du lieutenant Langheld, avec plusieurs blancs, des sous-officiers, des infirmiers, des correspondants de journaux, des peintres de batailles, tout un état-major. Deux reporters américains, dont l'un est sur la côte depuis des mois, pour rencontrer M. Stanley, se disputent une prime de 2,000 livres sterling (50,000 fr.) promise à celui qui donnerait de l'explorateur la première nouvelle. Ces messieurs viennent nous faire visite, et nous avons par eux des renseignements authentiques sur les événements de la côte, principalement sur la bataille livrée



aux Mafitis, qui a valu à M. de Gravenreuth le nom de « Simba y a Mrima » (lion de la côte). Parti de Dar-es-Salam avec cent dix soldats nègres <sup>4</sup>, il tourna en deux jours de marche forcée les Mafitis commandés par Buschiri, et, n'ayant aucune idée de l'énormité de leur nombre, il assaillit inopinément un de leurs camps, défendu par environ 300 hommes.

D'après les dispositions prises, les garnisons de Bagamoyo et de Tanga devaient attaquer l'ennemi en même temps<sup>5</sup>. Mais les messagers envoyés pour les prévenir ne s'étaient pas fait reconnaître aux avant-postes et avaient pris la fuite quand on avait tiré sur eux.

---

<sup>4</sup> Cette troupe se composait de 75 Soudanais, 20 Zoulous et 15 Askaris Sahéliens, qui étaient stationnés à Tanga, Pangani et Dar-es-Salam.

<sup>5</sup> Les troupes stationnées à Bagamoyo occupaient les passages du Kingani, près de Mtong et Dunda; un deuxième détachement de 40 hommes s'avança de Mbuéni pendant que Gravenreuth lui-même, avec le corps principal fort de 110 hommes; atteignait le camp des Mafitis en partant de Madimola. Le nombre des Mafitis est certainement exagéré.

Ces troupes restèrent donc inactives, et M. de Gravenreuth ayant détruit en peu de temps le premier camp mafiti, se trouva en face de deux bandes compactes, fortes ensemble d'environ six mille hommes, et campées un peu plus loin. Il partagea sa troupe en deux détachements, dont l'un tourna la gauche de l'ennemi, refoulant la bande la plus faible sur la plus forte, et faisant ainsi disparaître le danger d'être cerné. Plaçant ensuite ses hommes sur deux rangs, M. de Gravenreuth exécuta sans interruption des feux de salves sur les Mafitis qui accouraient en masse serrée pour écraser le petit détachement. Constamment repoussés, les rebelles dont quelques-uns étaient parvenus isolément jusqu'à la colonne, ne se tinrent pour battus que quand des centaines des leurs furent tombés, fauchés par cette pluie de balles. Ils cherchèrent leur salut dans la fuite, mais un grand nombre tomba entre les mains des deux autres détachements allemands qui arrivèrent attirés de loin par la fusillade. D'autres allèrent jusqu'au Kingani, mais surpris au moment où ils le passaient à gué, ils furent tués où se noyèrent.

Beaucoup d'autres enfin furent massacrés par les Wasamoros, irrités de leurs déprédations et de leurs crimes. C'est ainsi que cette journée, qui aurait pu finir par une catastrophe, se termina par une brillante victoire des armes allemandes, grâce à la prudence et à l'énergie du chef et à la solidité des troupes nègres. La nouvelle s'en répandra bientôt dans toute l'Afrique orientale, où elle augmentera considérablement le prestige de l'Allemagne.

Mais pour la colonne de M. de Gravenreuth, il était grand temps que l'ennemi prît la fuite. Au commencement du combat chaque soldat avait 180 cartouches ; au soir il ne lui en restait plus que vingt, et une seconde attaque aurait été funeste à la petite troupe. Aussi M. de Gravenreuth ne pouvait-il songer à poursuivre immédiatement les fuyards. Il se retrancha dans un des camps Mafitis et veilla toute la nuit. Le lendemain, le convoi de munitions arriva, mais dans l'intervalle l'ennemi avait pris le large. Buschiri, qui s'était prudemment tenu en arrière de la lutte, put s'échapper.

Il avait fait croire à ses soldats qu'aucune balle ne pourrait percer leurs boucliers, et c'est cette conviction qui avait soutenu l'ardeur des Mafitis dans leurs attaques désespérées.

Les Mafitis sont une tribu cafre (Zoulou). Vers 1860, ils émigrèrent dans la direction du Nord à la suite de Livingstone, et arrivèrent entre le Nyassa et le Tanganika, ravageant tout sur leur passage. Au sud de l'Unyanyembé ils se partagèrent en deux bandes ; les uns, les Wangonis ou Watutas, marchèrent vers l'Unyamuézi, attirés par les riches troupeaux de ce pays ; les autres s'établirent au sud de l'Usagara. Leur sort fut le même ; toujours en guerre, ils ont tout le monde contre eux. Mirambo a presque anéanti les Wangonis, et ces pillards ne continuent à subsister qu'en volant des enfants auxquels ils apprennent leur manière de combattre ; bientôt ils auront complètement disparu. D'autre part, les Mafitis offrent un refuge à tous les criminels de la côte ; toujours occupée de guerre ou de pillage, la race originaire n'existe pour ainsi dire plus. Cependant les deux tribus, Wangonis et Mafitis, sont restées fidèles à la manière de combattre des Zoulous.

Cette tactique consiste à surprendre dans la broussaille les voyageurs ou les petits détachements isolés ; en rase campagne ils se forment pour l'attaque en masse compacte de huit à dix rangs de profondeur, cernant et écrasant ainsi leur adversaire plus faible ; c'est la manière de combattre qui leur a réussi dans le Zouloulund contre les colonnes anglaises et qu'ils ont essayée contre Gravenreuth. Les Wangonis sont trop faibles maintenant pour combattre de cette façon ; ils se contentent de pratiquer le brigandage sur les routes ou se mettent à la solde des Wanyamuézi quand ceux-ci veulent faire la guerre. L'armement des deux tribus est le même : un grand bouclier ovale en peau de bœuf, une massue, leur arme favorite dans les combats corps à corps, et quelques petits javelots, qu'ils savent lancer très adroitement jusqu'à 50 et 60 mètres. C'est à ces javelots qu'il faut attribuer les pertes, du reste peu importantes, de Gravenreuth.

La vie des officiers allemands sur la côte est excessivement fatigante, car ils doivent suppléer par leur activité à leur faiblesse numérique.

Le soir, M. de Gravenreuth invita tous les blancs à dîner et nous servit un vrai repas de Lucullus « avec des pommes de terre ! » M. Stanley fera aussi séjour le 30, nous donnant ainsi l'occasion de jouir de l'agréable société des Européens.

A Msua j'ai vu un singulier nid de termites.

Cette construction consiste en un cône semblable à une cheminée, haut de deux à trois mètres ; la base n'a pas plus d'un mètre de diamètre. Je renversai quelques-uns de ces nids et je les trouvai remplis de termites (fourmis blanches)- Ordinairement ils sont plus larges que hauts et pourvus d'une quantité de petites cheminées. Je suppose qu'ici leurs châteaux avaient été détruits par quelque cultivateur et qu'elles n'avaient pas encore eu le temps de les rebâtir. S'il en était ainsi, il faudrait s'expliquer leur manière de travailler de la façon suivante : elles commenceraient par élever une de ces tours en forme de cheminée, puis construiraient en cercles d'autres tours semblables, mais plus petites, et ainsi de suite jusqu'à ce que tout l'édifice d'argile soit terminé.

La journée a passé très vite pour nous ; quand on a été longtemps isolé de l'Europe, on a une telle quantité de questions à faire, que l'on peut à peine en trouver le temps.

**1er décembre. — De Msua à Mbiki, cinq heures trois quarts.**

M. de Gravenreuth fait partir ses porteurs de grand matin ; lui-même avec ses soldats attend que nous nous soyons mis en marche. Nous prenons congé de lui, en lui souhaitant bonne chance. Quant à la direction militaire de l'expédition, elle ne pouvait tomber en meilleures mains ; toujours en tête, il partage avec ses hommes les fatigues et les privations, et entretient sans cesse leur ardeur. Mais la direction des porteurs laisse au contraire à désirer ; ce sont des Wanyamuézi, et dans le commencement ils ont de la peine à supporter la discipline militaire. Aussi un certain nombre avait pris la fuite, et beaucoup de charges avaient été abandonnées. Il faudrait que le chef du convoi des bagages connût parfaitement leur langue et sût allier l'indulgence à la fermeté.

Les Wanyamuézi sont joyeux de caractère, aussi l'on obtient souvent d'eux par une grosse plaisanterie ce que l'on essaie en vain d'en tirer par la sévérité. Les châtimens corporels ne doivent être employés que dans les cas les plus rares ; les accès de colère n'arrachent à ces braves gens qu'un sourire de pitié. La seule chose à laquelle on arrive par la rigueur, c'est que la caravane marche mal, chacun cherchant à rester en arrière, soit par mauvaise volonté, pour vexer l'Européen, soit pour pouvoir s'esquiver, et en fin de compte, un beau jour, la plus grande partie des porteurs a disparu. Ce danger augmente en raison du voisinage de la côte ou du village natal. Le Wanyamuézi ne sait pas compter ; s'il se sent insulté, il part, abandonnant parfois des mois entiers de son salaire. Aussi les chefs de caravane expérimentés laissent-ils assez de liberté à leurs porteurs pendant les premières semaines ; ils regagnent ensuite par des marches plus fortes le temps perdu dans le commencement.



Je crois qu'il serait avantageux pour l'expédition allemande d'organiser à côté des soldats un corps de porteurs, que l'on utiliserait dans l'intervalle à des travaux dans les stations. Dans l'Unyamuézi on pourrait facilement enrôler le nombre d'hommes nécessaires. En leur donnant une certaine instruction militaire, on pourrait aussi les employer à d'autres services. Cela deviendra une nécessité, si l'on établit à l'intérieur plusieurs postes qui auront besoin d'être approvisionnés. Jusqu'à présent, en effet, chaque entreprise dépend du bon vouloir de l'Hindi (Indien) qui doit fournir les porteurs et fait payer très cher ses services.

Ce serait un mauvais système, du moins dans les premières années, et en tout cas un système d'une moralité douteuse, que de vouloir réquisitionner des porteurs ; on s'aliénerait ainsi les villages qui sont actuellement favorables aux Allemands, les habitants iraient s'établir loin de la route des caravanes, et celle-ci deviendrait impraticable. Dans ce pays il est très facile d'amener les caravanes à s'écarter de la route habituelle ; aujourd'hui, par exemple, les convois arabes évitent Mpuapua et préfèrent errer pendant deux jours à travers un pays montagneux et privé d'eau plutôt que de suivre l'ancienne route plus courte et plus commode.

Étant données les bonnes dispositions que nous avons remarquées chez les Warambos et les Wayuyis à l'égard des Allemands, il serait facile d'enrôler pour un an ou deux des Wanyamuézi qui formeraient alors le convoi d'approvisionnement de l'expédition, et qui, suffisamment armés, permettraient de diminuer le nombre de soldats nécessaires pour une colonne de ce genre. Ce n'est pas que les Wanyamuézi soient précisément braves ; mais ils ne se comporteraient pas mal, soutenus par un cadre de Soudanais ou de Zoulous, surtout quand ils auraient une fois reconnu leur supériorité ; or, celle-ci leur serait assurée, par leur armement, sur la plupart des tribus africaines.

De la route j'ai peu de chose à dire. Nous avons marché cinq heures cinquante minutes, dans la direction de l'Est-Nord-Est vers Mbiki, petit village caché clans la broussaille, traversant une contrée semblable à un parc, savane verdoyante et, à part quelques petits îlots d'arbres, presque entièrement découverte.

Par endroits le sentier passe entre deux remparts d'un épais fourré, bordant à droite et à gauche des champs de sorgho. Les indigènes ont laissé subsister la broussaille des deux côtés du sentier, afin de protéger leurs champs, par une haie naturelle, contre les Wanyamuézi, qui dans le voisinage de la côte ne distinguent pas très bien le tien du mien. Pour les caravanes, ce système est désagréable ; la marche est continuellement gênée par les épines, et l'on croit être en pleine broussaille, tandis qu'en y regardant bien on découvre la rase campagne à quelques pas du sentier.

Nous campons dans un îlot d'arbres au milieu d'une belle prairie ; nos tentes, établies tout près de la lisière du petit bois, se trouvent à l'ombre à partir de deux heures, et nos gens se glissent dans la broussaille pour échapper à l'ardeur brûlante du soleil. Le drapeau allemand seul flotte encore dans le camp, devant la tente de M. Schmidt ; les drapeaux égyptiens ont tous disparu, sur l'ordre de M. Wissmann, ce qui semble déplaire à M. Stanley.

Cependant comme le pays est allemand et que les indigènes distinguent difficilement l'étendard égyptien de celui du sultan de Zanzibar, cette prescription a sa raison d'être ; il faut montrer à ces gens à qui ils doivent l'obéissance. Du reste nous avions dès l'abord trouvé étrange que des Européens marchassent sous la bannière du croissant.

Dans l'après-midi un messenger nous apporte une lettre en arabe du chef du convoi d'approvisionnements envoyé au-devant de Stanley. Nous l'adressons au destinataire. Cette caravane, longtemps attendue, avait suivi un autre sentier, était arrivée à Msua peu après notre départ, et maintenant courait après nous. Déjà le matin nous avions rencontré un Allemand, dans une caravane destinée à la station allemande de Mpuapua. Ces gens marchaient bien mal. Un peu plus tard nous vîmes une soutane à travers le feuillage, et nous trouvâmes devant nous le supérieur de Mrogoro, qui était venu à la côte pour raison de santé, et qui s'en retournait à Mrogoro avec toute une file de jeunes mariés.

Les Pères du Saint- Esprit ont le grand avantage d'habiter près de la côte ; là ils peuvent apprendre tous les métiers aux enfants de la Mission et les établir ensuite dans le fertile Usagara, si bien arrosé. Ces ouvriers leur sont d'une grande utilité, leurs maisons le montrent clairement ; d'un autre côté il faut réfléchir que la fréquentation des Wangwanas est très pernicieuse pour quelques-uns de leurs enfants ; une rupture complète de toute relation est cependant impossible, comme nous l'avons bien vu même à Kipalapala. Enfin le voisinage de la côte permet aussi aux Pères de faire venir nombre d'objets qui, bien que très utiles, nous reviendraient trop cher.

Quelques Nubiens ayant sali par leurs ablutions le peu d'eau pure qu'il y avait dans l'endroit, il faut la faire garder par un poste. Quant à nous, une source plus éloignée nous fournit une eau assez claire, mais d'un goût désagréable. Les Wanyamuézi ne reculent pas devant une marche d'une heure pour s'en procurer de meilleure.

**2 décembre. — De Mbiki à Buyuni, deux heures.**

Partis de très grand matin, nous atteignons au bout de deux heures un petit village Wadoé, Buyuni, bâti dans la broussaille. Nous sommes sur une petite éminence ; les huttes rondes sont bâties sur les saillies du terrain, profondément découpé par l'eau des pluies. A Buyuni de même qu'à Mbiki nous trouvons peu d'eau ; il n'est pas encore tombé beaucoup de pluie, et elle a été absorbée par le sol desséché sans pouvoir alimenter les fontaines. Nous établissons notre camp et attendons Stanley, qui ne vient pas. Dans l'intervalle passe une petite caravane venant de la côte, avec quelques provisions pour Emin-Pacha ; le gros de ce convoi, sous la conduite de Mtérékéza, a pris un autre sentier plus au nord. Mtérékéza est le surnom d'un marchand musulman qui conduit à la côte et en ramène les caravanes des chefs Unyamuézis, entre autres celles d'Urima, Saraui et Nindo, habitués à nous piller. Pour cette fois ils passent sans être inquiétés, mais M. de Gravenreuth a promis de bien leur expliquer la chose.

Comme ces Wanyamuézi ont combattu aux côtés des Allemands contre les Arabes, un simple avertissement suffira pour l'instant.

Mtérékéza tire son nom de sa manière de marcher. Kutéréka signifie « apprêter sa nourriture » ; Kutérékéza « la faire apprêter » et Mtérékéza « celui qui la fait apprêter » . Ce mot de Kutérékéza, usité surtout dans les caravanes, signifie « faire cuire les aliments et marcher dans l'après-midi » ; les porteurs préfèrent cela plutôt que de faire toute l'étape en une fois. On emploie habituellement ce procédé quand on doit traverser des contrées privées d'eau. Les porteurs apprêtent leur nourriture, emportent de l'eau et marchent jusqu'au soir. Dans le « pori » on dort, afin de partir de bonne heure et d'atteindre l'eau dans la matinée. Cela est moins fatigant que de marcher sans eau pendant huit à douze heures ; Mtérékéza et beaucoup d'autres Arabes emploient ce procédé, même pour de plus petites distances.

M. Stanley n'en veut pas entendre parler ; il part le matin et marche jusque dans l'après-midi, ce qui est bien plus commode pour nous autres Européens ; nous trouvons ainsi de l'eau de très bonne heure, si nous n'en avons pas eu à l'étape. Avec toute la foule de femmes et d'enfants qui accompagne la caravane de Stanley beaucoup n'arriveraient que dans la nuit ou même n'arriveraient pas du tout, si l'on faisait une térékéza.

Les gens de Buyuni viennent saluer M. Schmidt ; ce sont des cannibales, de même que ceux de Mbiki, et ils appartiennent à la tribu de Wadoé. Au commencement des hostilités, trois matelots allemands qui s'étaient imprudemment aventurés dans l'intérieur des terres, furent tués et jetés dans le Kingani ; mais quelques Wadoés retirèrent un des cadavres de la rivière et le mangèrent. Le cannibalisme existe donc tout près de la côte.

Nous apprenons que M. Stanley a pris un autre sentier, et nous voulons le suivre. Déjà nos tentes étaient abattues, quand à dix heures il apparaît.



La caravane de Mtérékéza ayant enlevé les branchages destinés à masquer la fausse route, M. Stanley, qui ne se doutait de rien, avait suivi le chemin battu ; mais, frappé de la longueur de la marche, il prit des renseignements et donna l'ordre de retourner. Peu de temps après lui, est arrivée la caravane d'approvisionnements devenue presque légendaire, et maintenant l'abondance règne dans le camp. Dieu veuille que cette richesse soudaine n'ait point de suites nuisibles pour la santé, comme je l'ai si souvent remarqué au Congo ! — M. Stanley a pensé à nous, mais nous ne savons pas encore ce que nous ferons de tout ce qu'il nous a donné.

Ayant entendu dire qu'une caravane à destination de notre mission du Nyanza est en marche, nous préparons deux caisses afin de les envoyer à nos chers confrères. Depuis que des missionnaires catholiques parcourent l'Afrique, aucun n'a sans doute jamais nagé dans une abondance comparable à celle où nous nous trouvons depuis Mkata.

D'abord ce fut M. Schmidt qui nous fit de riches présents ; puis nous avons dû prendre notre part des trésors d'Emin-Pacha, et pour finir, M. Stanley nous comble. Notre voyage, commencé dans des conditions assez précaires, a suivi son cours sans incident désagréable et se terminera par des fêtes. Dieu n'oublie pas ses missionnaires. Nos porteurs ont aussi reçu plus de riz qu'ils n'en peuvent manger ; et ils parleront encore longtemps de ce voyage.

### **3 décembre. — De Buyani à Bikiro, quatre heures et demie.**

Après avoir marché quelque temps à la tête de la caravane, nous apercevons une forme humaine étendue sous un drap à l'ombre d'un arbre. Le P. Girault s'approche et trouve un homme réduit véritablement à l'état de squelette par la dysenterie ; cependant il respirait encore. Tombé sans doute malade sur la côte, ce pauvre vieux porteur s'était traîné jusque-là avec la caravane de Mtérékéza afin de revoir son pays natal, mais ses forces l'avaient abandonné, et il était resté sans secours sur le bord du chemin. Ses compatriotes l'avaient laissé là sans se préoccuper de son sort.

Le vieillard avait encore toute sa connaissance ; il nous dit qu'il n'avait rien mangé depuis trois jours et but avidement l'eau que nous lui offrîmes. Le P. Girault, le seul Européen sans doute qui sache le Kisukuma, lui parla de Dieu et d'une seconde vie, ce qui sembla consoler le malheureux, puis il le baptisa pour lui ouvrir les portes d'un inonde meilleur. Cependant nos gens s'étaient approchés, mais il nous fut impossible de trouver des porteurs qui voulussent se charger de lui ; il était dans un tel état qu'il ne pouvait non plus se tenir sur un âne. Nous lui promîmes de l'envoyer chercher dès que nous serions arrivés au camp, et nous continuâmes notre route.

A l'écart se trouvaient quelques Wangwanas qui nous montrèrent des lettres. C'étaient des passeports pour la caravane destinée au Nyanza. Ils nous dirent que nous la rencontrerions bientôt, ce qui arriva en effet. Mais comme elle n'avait pas de porteurs en trop nous ne pûmes la charger de nos deux caisses.

Nous traversons la plaine, où nous voyons pour la première fois un grand nombre de palmiers à double tronc ; mais tout à coup nous butons contre un cadavre couché en travers du chemin.

C'est également un porteur abandonné, qui ne doit être mort que dans la matinée, car autrement les hyènes auraient entraîné le corps. La pitié, le soin des malades sont ici des choses inconnues ; celui qui est épuisé reste à l'endroit où il tombe. Quel vaste champ pour la charité chrétienne ! Le malheureux semblait être mort dans un doux rêve ; puisse Dieu avoir envoyé dans son cœur, au dernier moment, un rayon de sa grâce ! Des crânes semés le long de la route montrent que ces cas ne sont pas rares ; or, si une caravane indigène éprouve de pareilles pertes, qu'est-ce que cela doit être dans les convois d'esclaves !

Nous poursuivons notre route en silence jusqu'à notre arrivée à Bikiro, après une marche de trois heures et demie ; la caravane d'un Arabe de Tabora y établit précisément son camp. Stanley arrive peu après nous, au moment où nous voulons envoyer des gens pour ramener le malade.

Il nous annonce que le malheureux était déjà mort quand il l'avait rencontré, — du reste il avait vu trois cadavres et non pas deux comme nous, — autrement il l'aurait ramené lui même, comme il l'a déjà fait d'autres fois. Le Dr Emin Pacha reçoit deux caisses, présents d'un riche Indien de Bagamoyo, qui sans doute spéculé sur le fameux ivoire, mais l'Indien s'est trompé. Chose étrange, partout le bruit a couru qu'Emin revenait avec des masses d'ivoire, mais cette matière précieuse est restée à Wadelaï, et aussi en partie dans le Nil, qui recèle maintenant ce moderne trésor des Niebelungen.

**4 décembre. — De Bikiro à Kingani, deux heures et demie. De Kingani à Bagamoyo, deux heures et demie.**

C'est enfin la dernière étape, aussi nos gens sont-ils beaucoup plus gais et plus alertes que d'habitude ; aujourd'hui enfin ils verront cette côte si longtemps désirée. En deux heures de marche nous traversons la plaine jusqu'au Kingani ; elle montre encore des traces manifestes d'inondation sur la rive opposé

la rive opposée du fleuve le drapeau allemand flotte au-dessus d'un poste fortifié d'une construction encore un peu primitive: les murs sont formés de deux parois en tôle, entre lesquelles se trouvent de la terre battue et des sacs de sable ; devant la maison on a répandu des casseaux de verre, le tout est entouré d'une haie de fil de fer armé de pointes. Le passage de la rivière s'effectue maintenant sur un bateau en fer, au lieu des anciennes embarcations creusées dans un arbre. Le bac se meut dans les deux sens le long d'un câble. Nous traversons immédiatement la rivière, large d'environ vingt- cinq mètres, et nous sommes accueillis sur la rive droite par le commandant de la station allemande.

Peu de temps après, M. Wissmann arrive de Bagamoyo, et nous annonce lui-même son avancement au grade de major. Il amène" toute une troupe d'ânes et de chevaux pour les Européens, et se souvient encore de m'avoir rencontré au Congo,<sup>6</sup> où je fis sa connaissance C'est toujours le même caractère ouvert et sans prétentions.

Nous prenons quelques rafraîchissements, après quoi la caravane se met en mouvement.

---

<sup>6</sup> P. Schynse, *Deux Ans au Congo*, p 11

M. Wissmann, Emin Pacha et Stanley marchent en tête, à cheval ; puis viennent quelques ânes ; pour moi je préfère aller à pied. Nous traversons les campagnes de quelques Arabes, des plantations de cocotiers et de mangos ; la terre n'a pas été cultivée cette année. Çà et là nous avons à franchir des passages marécageux et difficiles, comme nous n'en avons pas encore rencontré.

A onze heures et demie nous entrons à Bagamoyo, après une marche totale de deux heures et demie. La ville est en partie rebâtie, beaucoup d'Indiens sont revenus, et le commerce prend un nouvel essor. En signe de réjouissance, les rues sont décorées de branches de palmiers. Quand nous approchons du fort, le tonnerre des canons nous salue, et dans les salons du Cercle des officiers un déjeuner splendide attend les membres de l'expédition. Nous saluons MM. les officiers et nous nous rendons à la Mission, où nous trouvons les Pères Achte et Luillermain, arrivés à l'instant de Zanzibar pour nous recevoir.

Notre voyage est fini. Dieu nous a gardés et bénis. Pas la moindre indisposition, pas le moindre malheur ne nous a atteints, nous arrivons à la côte en meilleure santé qu'à notre départ du Nyanza. A Dieu seul l'honneur ; et merci également à ces messieurs, qui nous ont. si gracieusement accueillis dans leur société.